



LE

SPECTRE DE LA MALARIA

ET

L'HÉMATOZOAIRE DU PALUDISME

PAR

M. le D^r Alcide TREILLE

PROFESSEUR DES MALADIES DES PAYS CHAUDS
A L'ÉCOLE DE MÉDECINE D'ALGER

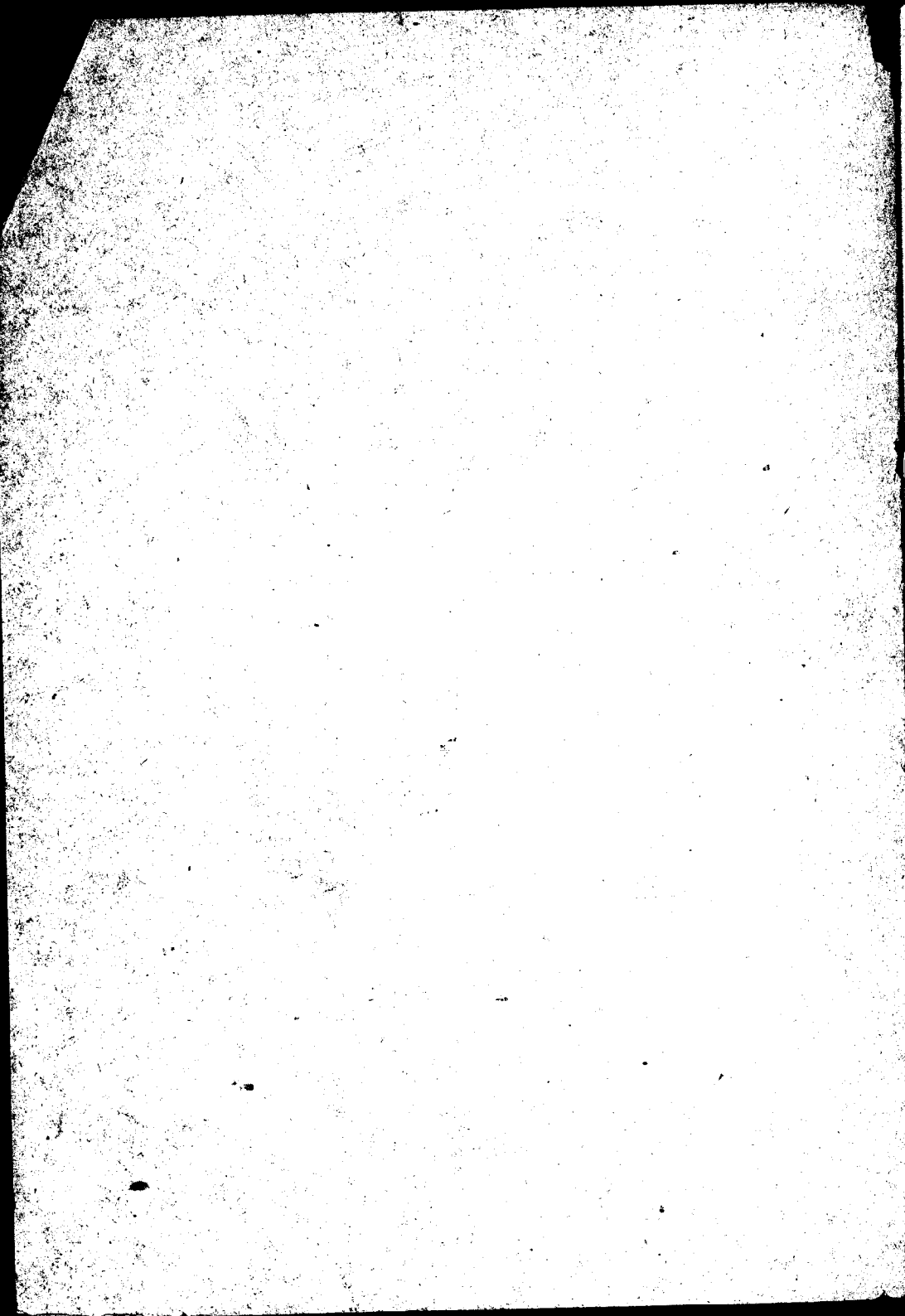
Extrait de la GAZETTE MÉDICALE DE NANTES



NANTES

Imprimerie Centrale
Imprimerie de la « Gazette Médicale »
Quai de la Fosse, 25, & rue des Capucins, 10

1893



LE
SPECTRE DE LA MALARIA

ET

L'HÉMATOZOAIRE DU PALUDISME

PAR

M. le D^r Alcide TREILLE

PROFESSEUR DES MALADIES DES PAYS CHAUDS
A L'ÉCOLE DE MÉDECINE D'ALGER

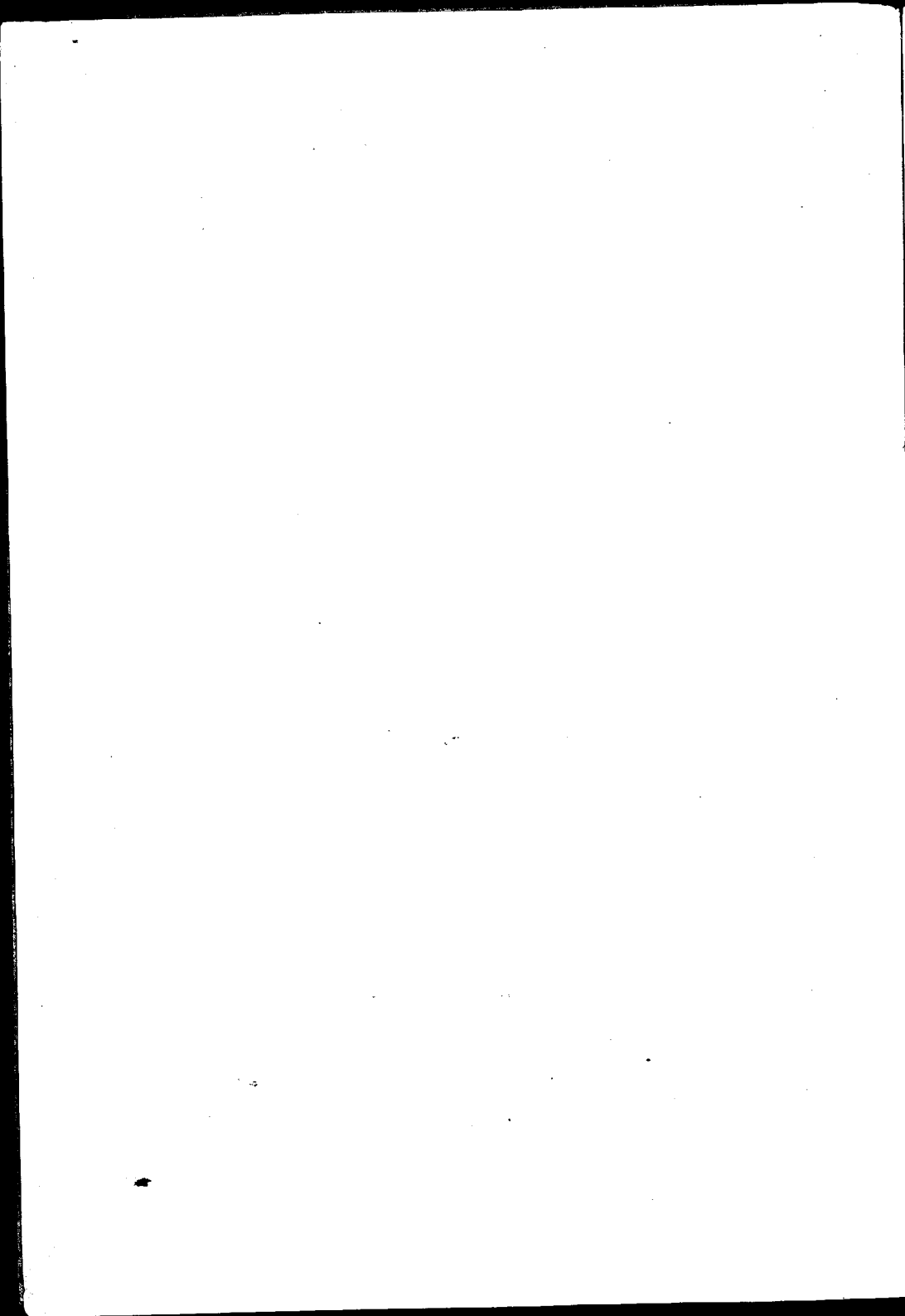
—
Extrait de la GAZETTE MÉDICALE DE NANTES



NANTES

Imprimerie Centrale
Imprimerie de la « Gazette Médicale »
Quai de la Posse, 25, & rue des Capucins, 10

—
1893



LE SPECTRE DE LA MALARIA

ET

L'HÉMATOZOAIRE DU PALUDISME

— * —

L'AJOURNEMENT DU CONGRÈS DE ROME.

La commission exécutive du Congrès international de Médecine, qui devait se tenir à Rome à la fin de septembre, a fait savoir, à la date du 4 août dernier, que : « Vu les préoccupations des Etats européens : considérant que ces préoccupations pourraient obliger les collègues de toutes les nations à ne pas quitter leur domicile ; jugeant que, dans ce cas, le Congrès, qui doit présenter un caractère général, manquerait son but ; vu les conseils venus à ce sujet de la part de nombreux adhérents de tous les centres scientifiques de l'étranger, décide de renvoyer le Congrès au mois d'avril 1894. »

Je veux bien croire que ce soit là le principal motif de l'ajournement du Congrès. Il est certain que le choléra règne en bon nombre de villes de l'Europe, comme il règne à Naples et dans d'autres localités de l'Italie. Si les membres médecins du Congrès pouvaient dédaigner, pour eux-mêmes, de s'arrêter à cette considération et ne pas craindre de faire le voyage de Rome, malgré l'état cholérique de l'Italie, en revanche, aucun d'eux, sans doute, n'eût assumé la responsabilité d'emmener avec lui quelque personne de sa famille. Les adhésions devenaient ainsi forcément restreintes, d'autant plus que parmi les médecins étrangers, beaucoup pouvaient se trouver, en effet, empêchés par des circonstances sanitaires exceptionnelles de quitter leurs clients ou leurs services hospitaliers.

LE SPECTRE DE LA MALARIA.

Mais j'ai pensé, non sans raison je crois, qu'une peur autre que celle du choléra, et bien plus intense, avait dès l'origine pesé sur le futur Congrès de Rome, nui à sa réputation et à son succès. Je veux parler de la crainte de la *malaria*.

Je crois encore entendre certains confrères, s'écriant à Berlin, il y a trois ans, après que l'on eût désigné Rome comme siège du Congrès de 1893 : « Comment ? on nous convie à nous rendre à Rome, à la fin de l'été, au plus fort de la *malaria*, mais c'est vouloir notre mort ! »

Oui, il y a certainement des médecins qui redoutent infiniment plus la *malaria* de la campagne romaine, de Rome, que le choléra lui-même. A coup sûr, il s'en est trouvé parmi ceux-là qui se sont sérieusement demandé s'il ne leur suffirait point, en se rendant de Pise ou Livourne à Rome, de traverser simplement en wagon les Maremmes, toscanes ou romaines, de longer plus tard, les Marais Pontins, pour contracter quelque *subcontinua malignans* ou quelque *perniciosa intermittens*, de Torti.

Je sais tel professeur de l'académie, — et non la moindre, — membre d'une haute Assemblée médicale, qui a déclaré net qu'il n'irait point à Rome en septembre, parce qu'il ne voulait pas s'exposer à prendre un accès pernicieux !

Jamais on ne vit maladie, épidémie, causer au monde médical frayeur pareille à celle de la *malaria*. Bien des médecins se jetteraient sans nul doute tête baissée dans un foyer de peste, qui se croiraient perdus si on leur disait : « Vous allez passer une nuit dans les Marais Pontins. »

Tous les échos répercutent du reste de longue date les affres de la *malaria*.

Ecoutez ce que Michelet (1) en a dit il y a plus de soixante ans :

« Aujourd'hui, en face de la mer bleue, vivante et mouvante, d'amertume salubre, vous verriez s'étendre, sur dix lieues de long, une autre mer immobile et morne, d'aspect sinistre.

(1) *Rome*, p. 183.

» Ce sont les Marais Pontins, et c'est là que la fièvre a établi son royaume.

» Mais le sirocco, son messager fidèle, s'est chargé d'en élargir les frontières. La *malaria* ne s'étend pas seulement sur la campagne romaine dont elle décime les derniers habitants, elle règne aux portes de Rome, et dans Rome même. »

Le meilleur et le plus récent guide de l'étranger en Italie dit de même en parlant de cette région : « En été, tout y est infesté par la *malaria*. »

Voilà l'opinion des profanes. Et ils ne parlent encore que des Maremmes et des Marais Pontins. Ils sont loin de compte avec les médecins, les auteurs les plus autorisés (?) en pareille matière.

En effet, ce n'est pas seulement un coin de l'Italie qui est pourri, gangrené de malaria, mais l'Italie entière, au dire de nos confrères italiens et des médecins français, qui n'ont fait que continuer les traditions combinées de Torti et Lancisi.

Aussi ne doit-on pas s'étonner qu'au Congrès de Florence en 1869, le Comité exécutif ait proposé comme première question à traiter : *Du miasme paludéen. Conditions qui en favorisent le développement dans les différents pays. Ses effets sur l'organisme de l'homme. Moyens les plus efficaces pour en détruire les causes et les effets.*

Et le docteur Salvagnoli, député au parlement italien, s'exprimait ainsi dans une communication (1) :

« Assurément, il n'y a point de question d'hygiène publique plus importante que celle-ci, pour toutes les nations et spécialement la nation italienne, qui voit ses plus fertiles territoires dépeuplés et rendus incultes par les tristes effets de l'insalubrité du climat. »

Les médecins italiens furent à peu près les seuls, à ce Congrès de 1869, à faire des lectures sur ce sujet. Toutes avaient pour objet de provoquer de grands travaux d'assainissement. Il ne semble pas que l'Italie ait beaucoup gagné en salubrité depuis vingt-quatre ans, car le spectre de la malaria s'y dresse plus épouvantable que jamais.

(1) *Congrès médical de toutes les nations*, p. 67; Florence, 1869.

LES AVEUX DE LA *Semaine Médicale*.

Voici, en effet, comment s'exprime aujourd'hui l'un des plus grands journaux de médecine français, dans un article qui me parvient au moment même où j'écris ces lignes :

« L'ajournement du Congrès international de médecine au mois d'avril prochain, dit la *Semaine médicale* du 23 août, ne peut qu'être profitable au succès de cette grande réunion. On sait que la ville de Rome passe pour être plus ou moins insalubre aux époques de grande chaleur. Bien que, dans le mois de septembre, le nombre des victimes de la fièvre pernicieuse, parmi les habitants de Rome, soit excessivement faible, bon nombre de confrères trouvaient que la date du Congrès laissait un peu à désirer. Il n'en sera plus de même maintenant, attendu que le printemps est une époque où ne peut mieux choisie pour un séjour dans la capitale de l'Italie. D'ailleurs, la réputation de Rome, au point de vue de l'insalubrité de l'air, n'est pas méritée, du moins elle a été exagérée. Ce qui a fait dire que Rome était malsaine pendant les fortes chaleurs de l'été, c'est qu'autrefois les fiévreux de la campagne romaine étaient dirigés sur Rome et hospitalisés à San-Spirito; mais ce système a été abandonné, et aujourd'hui les fiévreux sont tous soignés sur place.

» Si, en ce qui concerne Rome, la réputation d'insalubrité est un peu imméritée, il n'en est malheureusement pas de même pour la campagne autour de Rome, que l'on nomme l'*Agro romano*. Les marécages qui avoisinent la mer, les bords de la mer et même l'intérieur des terres sont dangereux, et le danger va en augmentant de l'intérieur des terres aux marécages : de 28 cas pour 100 habitants sur la rive droite du Tibre, la moyenne annuelle de la *malaria* s'élève à 95 pour 100 habitants parmi les cultivateurs de la région située à l'Ouest de Rome, au Nord d'Ostie, près la mer. D'après les statistiques dressées par un de nos confrères qui exerce dans cette dernière contrée, la durée du séjour en pleine campagne et le genre de vie sont en rapport direct avec le nombre de cas de *malaria*. Ceux qui se nourrissent assez bien et

qui font de fréquents séjours à Rome (intendants, chefs de culture, prêtres, etc.) fournissent seulement un contingent de 40 % et l'on ne compte que 15 % de cas de *malaria* parmi les propriétaires des terres qui habitent Rome et qui, tout en allant visiter régulièrement leurs domaines, évitent d'y coucher pendant la mauvaise saison.

» Depuis des siècles on cherche à assainir l'Agro, à dessécher les marais, à drainer les terres basses. Les dernières lois sur la matière (1878 et 1883) ont donné quelques résultats, mais elles n'ont malheureusement pas opéré tout le bien qu'on attendait d'elles.

» Cette question de la *malaria* ne se pose pas seulement pour le territoire de Rome ; d'après la carte, publiée par le bureau du Sénat, de la répartition géographique de la maladie en Italie, 63 provinces sur 69 sont plus ou moins atteintes. »

Habemus confitentem...

L'aveu est précieux à enregistrer. Il confirme entièrement mes suppositions sur la cause véritable de l'ajournement du Congrès. La *Semaine Médicale* est bien placée pour être à cet égard exactement renseignée. De choléra, il n'en est point question dans sa note, mais d'un bout à l'autre le spectre de la *malaria* y agite ses longs bras. On n'y parle uniquement que de ses méfaits et du danger qu'il pourrait y avoir à s'aventurer en Italie par cette saison de « mauvais air ».

« MALARIA DE L'AIR » et « MALARIA DES DÉJECTIONS »

A la vérité, on fait une exception pour la ville même de Rome. Déjà Balestra (1), entre autres, après avoir dit : « La *malaria* est répandue sur toutes nos terres », avait ajouté ce correctif : « Cependant le mauvais air qui pénètre dans le centre de Rome, se réduit à si peu de chose que la ville doit être considérée comme salubre... »

» Cette salubrité relative de Rome, je l'attribue en grande partie à la douceur de son climat, à l'abondance,

(1) Docteur Pietro Balestra. — *L'hygiène dans la ville de Rome et dans la campagne romaine.*

à la *pureté de ses eaux*, qui, renfermées dans des conduits, ne peuvent être, à aucun moment, souillées par des substances étrangères, et aussi au *réseau de ses égouts*, où les matières organiques en putréfaction sont entraînées par les eaux qui y coulent constamment. »

En un mot, la malaria que j'ai appelée la malaria des déjections règne infiniment moins à Rome que partout ailleurs. Mais, quand voudra-t-on comprendre que la malaria de l'air, si je puis m'exprimer ainsi, n'est rien en comparaison de la malaria née d'un sol souillé par les déjections des animaux ou des hommes, malaria terrible des camps, des chantiers de défrichements ou de terrassements? Quand donc, dans les pays chauds, fera-t-on une bonne fois le départ entre la *bénigne* infection microbienne, végétale, née du sol, — ou pour mieux dire de l'alluvion, — à une époque très limitée de l'année, et dix autres grandes causes pathogènes? Au premier rang de celles-ci il faut placer les infections redoutables, causées par l'emploi d'eaux impures et par la culture des germes virulents des immondices, culture d'autant plus facile que, dans les pays chauds surtout, la zone voisine des marais, où se déversent les déjections des riverains supérieurs et de grandes cuvettes naturelles, offre, par la douceur et l'égalité de sa température, l'humidité constante de l'air, des conditions essentiellement eugénésiques d'une foule de germes pathogènes, que nous ne connaissons pas du reste.

Mais non, la tâche serait vraiment trop compliquée, trop rude dans les pays de sieste et de far-niente! A quoi bon se donner tant de peine à éclaircir ce problème ardu, quand le mot « malaria » explique et couvre tout, et qu'avec la vraie médecine de *lazzarone* créée par Torti, je veux dire l'emploi systématique de l'écorce péruvienne ou de son alcaloïde la quinine, on met si facilement sa conscience en repos!

L'HYGIÈNE INDIVIDUELLE SEULE SE RIT DES TERREURS
INSPIRÉES PAR LA MALARIA, AUTANT QUE DE L'INGESTION
PRÉVENTIVE DE QUININE.

Jamais, dans ces plaintes désolées sur *Varia cattiva*, vous ne verrez incriminer l'immigrant, l'habitant, sa

détestable hygiène personnelle ; et pourtant, dans combien de localités ne pourrait-on pas écrire au fronton du principal édifice : « Ici, il n'y a que l'homme d'insalubre. »

J'estime qu'en observant simplement, mais plus rigoureusement encore que partout ailleurs, les règles générales d'hygiène, qui doivent être le guide de l'homme soucieux de conserver sa santé et ses forces, on peut vivre dans les contrées réputées les plus malsaines.

Comme beaucoup d'autres que je connais, j'ai chassé bien des fois dans des marais considérés comme pestilentiels, aux plus mauvais mois de l'année, sans en ressentir jamais le moindre inconvénient. J'ai mené longtemps et je mène volontiers à l'occasion la vie aventureuse du soldat, du voyageur ou du colon, car je suis colon Algérien, moi aussi, à mes heures. J'ai habité pendant deux ans, — en 1872 et 1873. — la smala d'El Meridj, sur la frontière de Tunisie, qui avait alors la réputation d'être l'un des postes les plus malsains de la province de Constantine ; et si, par suite de manquements graves à l'hygiène, consistant en surmenage intellectuel, en défaut de sommeil, en une sortie nocturne au mois d'août 1873, j'ai été le *seul* des officiers de ce poste à contracter une fièvre, c'a été la simple fièvre à sulfate de quinine, la fièvre que j'ai nommée la fièvre des alluvions ; ce n'a été, quoique je fusse atteint pour la première fois, ni une rémittente, ni une pernicieuse, parce que je n'étais infecté que par la *malaria* de l'air, et que l'on avait, depuis la construction du Bordj, ou poste fortifié d'El Meridj, fait disparaître l'autre *malaria*, celle des déjections, qui avait ravagé, décimé le camp des zouaves au début de l'occupation.

Je voudrais que l'on inculquât avant tout au colon, au soldat, dans les pays chauds, cette simple notion : « Le soleil, la chaleur, le climat ne seront rien pour vous, si vous vous gardez des excès, et si vous évitez la *malaria des déjections*. »

Il est vrai qu'il faudrait aussi lésiner moins avec le soldat en campagne, lui procurer plus de bien-être qu'on ne fait et ne pas croire que l'on a accompli tout son

devoir envers lui parce qu'on lui assure une distribution régulière et matinale, autant que ridicule et vaine, de cinq à dix centigrammes de sulfate de quinine.

Craignaient-ils donc la *malaria* de la campagne romaine, ces trois jeunes gens qui, ces jours derniers, à la fin d'août, sont arrivés à Rome, après avoir fait à pied 239 kilomètres en trente-deux heures, avec une température de 35° au-dessus de zéro. « Ils vont, ajoutent les informations, visiter la Ville éternelle et repartir dans le courant de la semaine prochaine ». Que je me serais volontiers joint à eux, sinon à pied, du moins en bicyclette, comme je faisais l'an dernier, en plein mois d'août également, par une chaleur accablante, à Marengo (province d'Alger) et dans toute la zone réputée si terrible du lac Halloula, dédaignant bien entendu le sulfate de quinine et vivant tout simplement suivant mon régime ordinaire. Ces jeunes gens ont donné là aux timorés, à ceux qui tremblent de tous leurs membres des histoires de Croquemitaine racontées sur la *malaria*, un exemple qu'on ferait bien de méditer.

Et, puisque je citais tout à l'heure Balestra, et qu'il s'agit principalement ici de l'Italie, je rappellerai encore, d'après lui, qu'on fit travailler pendant les mois d'été, c'est-à-dire les plus dangereux, de nombreux ouvriers dans les Maremmes de Toscane. « Ces ouvriers, dit-il, en observant *quelques précautions*, réussirent, comme le rapporte Pareto, à se conserver dans de bonnes conditions de santé. »

Quelques précautions ! Quelques simples précautions !... Je recommande ce passage à ceux, militaires ou civils, qui n'ont rien trouvé de mieux dans les pays dits à *malaria* que de reprendre, depuis quelques années, une pratique tombée en désuétude presque aussitôt conseillée et qu'on croyait jugée depuis longtemps ; je veux parler de l'administration préventive du sulfate de quinine, contre laquelle j'apporterai un de ces jours les documents les plus accablants, quand je pourrai le faire sans crainte de compromettre ceux dont j'ai reçu les confidences. (1)

(1) Voir à cet égard ce que j'ai déjà dit, dans mon rapport sur l'Assistance Publique, au Conseil supérieur de l'Algérie (Volume des Délibérations de 1893), du cas des Missionnaires de l'Extrême-Sud Algérien.

Quoi qu'il en soit, les Italiens, faute d'avoir établi la distinction dont j'ai parlé, ont fait à leur pays une réputation détestable.

Ils ne sont pas les seuls.

LA MALARIA EN ALGÉRIE ET DANS LE MONDE.
CHAOS ET CONFUSION.

Depuis plus de soixante ans, c'est-à-dire depuis la conquête de l'Algérie, la *malaria*, devenue un article d'exportation, a franchi la Méditerranée pour s'implanter dans l'Afrique du Nord avec toutes ses légendes. L'Italie peut se réjouir à bon droit. Si ses nationaux ont été jusqu'à ces dernières années les membres de la colonie européenne qui se sont relativement le plus développés sur la terre d'Afrique, ses doctrines médicales aussi y ont le plus proliféré.

Algérie = Sulfate de quinine.

Telle est la simple et mirifique équation à laquelle a conduit cette terreur de la *malaria*.

Mais qu'est-ce donc enfin que cette *malaria*, ce paludisme dont on fait peur à tout venant, dont la légende court ainsi la terre.

J'ai dit dans l'un de mes travaux (1) :

« Les expressions *malaria* et *paludisme* n'ont été jusqu'à ce jour en Algérie, dans nos possessions coloniales et même à l'occasion en France, que des manteaux commodes pour cacher, derrière le peu que l'on connaissait mal, la grande quantité de choses que l'on ne connaissait pas, ou pour permettre aux amateurs de curiosités pathologiques d'introduire dans le musée de la *malaria* les excentricités les plus extraordinaires. »

Je n'ai rien à retrancher à ces réflexions. Je laisse au temps le soin d'en démontrer la justesse.

La *malaria* ! mais dans l'esprit des habitants de certaines colonies, des médecins ayant écrit sur les maladies des pays chauds, c'est les trois quarts au moins de la

(1) *Limitation de l'emploi du sulfate de quinine dans la thérapeutique algérienne.*

pathologie exotique. Consultez les livres spéciaux ou les monographies et vous y verrez que la *malaria* domine tout, et que l'on entend par là des affections relevant essentiellement et pour ainsi dire uniquement de la médication quinquique.

La *malaria* ! mais elle embrasse, d'après les classiques même, à peu près toute la pyrétologie exotique. C'est elle qui donne les fièvres intermittentes : quotidiennes, tierces ou quartes ; les rémittentes, simples, bilieuses, hématuriques ; les pernicieuses, aux formes diverses.

Elle a encore sur la conscience la cachexie paludéenne et le groupe des larvées, dans lequel on fait entrer tout ce que l'on veut, pour peu que les cas dont il s'agit aient paru céder au sulfate de quinine.

La *malaria* ! c'est la maladie qui cause, étant donné son vaste domaine, la mortalité la plus grande à la surface de la terre. C'est une sorte de syphilis aérienne, aux accidents, primaires, secondaires et tertiaires, suivant la belle division que j'avais moi aussi inventée, alors que, suivant religieusement les traditions de l'École, je n'avais pas encore saisi le fil très simple qui m'a permis de sortir peu à peu de ce dédale.

Quel chaos et quelle confusion !

Comment, sans négliger le moins possible le reste, n'appliquerai-je pas le meilleur de mon temps et de mes soins à débrouiller tout ce fatras ? Ce sera là désormais, tant que je vivrai mon objectif principal, et j'estime que mon existence n'aura pas été absolument inutile si je parviens à placer quelques jalons bien visibles sur ce terrain immense de la pathologie exotique.

Mais il est aussi difficile, par le temps qui court, d'introduire dans la science une notion extrêmement simple, claire et tangible, que d'en chasser une erreur grosse comme le bloc lui-même de la *malaria*.

L'HÉMATOZOAIRE DU « PALUDISME. »

Or, parmi les erreurs enfantées par elle, il n'en est pas de plus monumentale que la prétendue découverte de sa cause intime, de l'organisme qui la produit.

Car, si vous demandez ce qui peut produire des

accidents mortels si variés, quel est le Protée capricieux capable de créer tant de maux, les traités de médecine les plus récents, les plus graves, vous répondront que la chose est très simple, qu'elle est absolument prouvée, acceptée par les gens les plus « compétents », couronnée par les Académies, que l'auteur de tous ces méfaits est un simple petit animal, récolté par M. Laveran en 1880 sur le rocher aride et sec de Constantine, et qu'on l'appelle pour cela l'hématozoaire du paludisme.

Cet animal n'a point, comme la grande bête dont il est question dans l'Apocalypse, « sept têtes et dix cornes, le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion » : mais la force du dragon ne saurait lui être refusée, car quand il s'avise d'être pernicieux, il est tout simplement terrible.

Ce Vichnou des sporozoaires malfaisants se livre, pour accomplir son œuvre néfaste, aux transformations les plus extraordinaires. Tantôt il se montre dans le sang, — vous disent ses « habiles » observateurs, — sous la forme d'un corps plein comme la lune : tantôt, supprimant deux quartiers de celle-ci, ce n'est plus qu'une demi-lune ; ou bien, prenant un aspect architectural, il apparaîtra comme une rosace, ce qui est sa quintessence et son raffinement suprême. Mais où l'on reconnaît bien, à n'en pas douter, — et il n'est plus permis aujourd'hui d'en douter, de par les lois officielles de la Médecine et le jugement des gens les plus « compétents » — où l'on reconnaît bien que c'est un animal malfaisant, c'est quand de son corps sphérique s'échappent des tentacules, comme celles de la redoutable pieuvre qui enlaçait Giliatt, tentacules qui s'étendent, s'agitent dans toutes les directions comme des pseudopodes, que dis-je, des ventouses, pour s'emparer des globules sanguins et les dévorer. Il est vrai que parfois, — on ne sait pas encore pourquoi. — les globules prennent leur revanche et dévorent le monstre et ses pieds. C'est ce qu'on appelle la phagocytose. Il y a de jolies dissertations des hématozoairistes là-dessus. Voyez plutôt le dernier livre de Laveran sur l'hématozoaire, page 175 et suivantes. C'est un chef-d'œuvre du genre.



Enfin, pour terminer cette description que ne démentiront point, j'ose l'espérer, Messieurs les hématozoaristes, car je cherche à la rendre claire et compréhensible pour tous, autant qu'exacte, sans rien lui enlever de la saveur et de la grâce qu'elle tient de ses inventeurs, il faut savoir que les pseudopodes, armés d'un renflement à leur extrémité, — une tête évidemment, — parfois même sur leur tige, — deux têtes alors, dont une au milieu du corps — quittent leur souche mère et filent comme des anguilles, des serpents altérés de sang, à travers les globules, cherchant une proie à leur convenance. Après cela, ceux qui voudraient encore nier que c'est un animal seraient honnis et conspués par les partisans de l'hématozoaire à l'égal de moi-même, qui ne crois pas, ne vois pas et qui me refuse énergiquement à avaler de pareilles couleuvres.

L'HÉMATOZOAIRE, AUTEUR RESPONSABLE DE TOUTES LES MALADIES DE MALARIA.

Tel est donc l'infiniment petit qui agite à la surface du monde l'immense spectre de la *malaria*. C'est lui qui fait reculer les savants, dépeuple les provinces et décime les troupes, en Afrique et ailleurs.

Chose digne de remarque, il ne s'attaque qu'à l'armée de terre. Mais M. Laveran et ses lieutenants sont heureusement là pour recevoir le choc et repousser l'assaut. La marine et les colonies, — ce dont je les félicite — n'en ont cure, et depuis Maurel (1), qui n'a pas été précisément convaincu, on ne s'y occupe pas plus de l'hématozoaire que s'il n'existait pas. Dieu sait cependant si le « paludisme » tient une place dans les préoccupations de nos frères de l'armée navale et coloniale !

Et maintenant, c'est l'hématozoaire qui, suivant les lubies qui lui passent par la tête, fabrique les fièvres rémittentes de toutes catégories, les intermittentes quotidiennes, les tierces, les quartes, sans compter les fièvres septanes, octanes, quintanes, que Catrin, dans

(1) E. Maurel, *Contribution à l'étiologie du Paludisme*, archives de Médecine navale, tome XLVIII^e, 1887.

un néologisme doublement hardi, déclare « inniables ». Il provoque, suivant son bon plaisir, les pernicieuses, comateuses, algides, cholériformes, ou autres ; ou bien encore, par une association scélérate avec le bacille typhique, il fait les typho-malariennes. Si cela lui plaît, il amène la cachexie dite « paludéenne » avec toutes ses horreurs.

Enfin, et c'est là le comble de ses maléfices, il produit des fièvres « larvées » dont le nombre est incalculable. et, par des balancements irritants, des névralgies de tout ordre.

SARA L'OSCILLAIRE ET LES NÉVRALGIES « PALUDÉENNES ».

Vous croyez que je plaisante ?

Ecoutez ce que dit Catrin, à qui revient aujourd'hui le dernier mot sur l'hématozoaire. Professeur agrégé au Val-de-Grâce, il est mieux placé que personne pour refléter l'inspiration et la pensée du Maître.

« On a invoqué, dit-il (1), la congestion des nerfs ou de leur noyau d'origine pour expliquer ces névralgies... la connaissance de l'oscillaire du paludisme permettrait peut-être d'envisager la question sous un nouveau jour, car on aurait affaire alors à une *embolie vivante*, qui peut de par ses mouvements n'être que momentanée et causer une altération suffisante pour provoquer la névralgie, mais insuffisante pour la névrite. »

Sara — c'est l'oscillaire — belle d'indolence
Se balance

et fabrique des névralgies. Ça n'est pas plus difficile que cela ! Toutefois, Sara, bonne personne, ne pousse pas ses chatouillements jusqu'à la névrite. Que de grâces nous lui devons !

Telle est la doctrine officielle, la doctrine estampillée par les corps savants, honorée d'une haute récompense par l'Académie des Sciences, — cinq mille francs, s'il vous plaît, — on ne rend pas l'argent.

L'Académie de Médecine lui ouvrira incessamment

(1) *Le Paludisme chronique*, p. 70.

ses portes à deux battants, car M. Laveran sera avant peu académicien ; l'hématozoaire du paludisme, — qui depuis treize ans, ainsi que je l'ai dit, tourne, comme l'écreuil dans son cercle stérile, — formant naturellement le plus gros de son bagage scientifique.

Rien n'aura manqué, par conséquent, à cette incroyable doctrine. Elle aura été récompensée, sacrée, consacrée par les plus hautes assemblées médicales de France.

Eh bien ! moi qui ne suis, comme de juste, qu'un « incompetent » et un « non autorisé », je dis, contre toutes ces « compétences » et ces « autorités », que la doctrine hématozoairiste est le soufflet le plus formidable que, dans l'ordre des sciences naturelles et médicales, le bon sens seul ait reçu pendant le cours du XIX^e siècle. J'en excepte Raspail et ses vers, et encore celui-là n'était pas médecin. Needham et son anguille peuvent marcher en tête du cortège de l'hématozoaire.

Je dis qu'il est pitoyable de trouver une page semblable dans la Médecine française, dans le pays qui a enfanté Pasteur.

C'est le renversement de toutes les doctrines microbiennes modernes. Car vraiment, que vient-on nous parler de microbes, de schizomycètes, de toxines et de fièvre. « Qu'est votre petit domaine pyrétique, — dirai-je aux savants confrères qui cherchent à pénétrer ces graves problèmes de la pathologie, — auprès du domaine de la *malaria* et de l'hématozoaire ? Parlez-nous des vers de M. Laveran et de l'art avec lequel ils fabriquent à volonté toutes sortes de fièvres et toutes sortes de maux ! »

Ces fièvres et ces maux sont, dites-vous, Messieurs les hématozoairistes, des maladies à quinquina. Vous n'avez oublié qu'une chose : apprendre ce que c'est que la fièvre à sulfate de quinine. Vous n'en connaissez pas le premier mot.

Vous avez accepté d'emblée toutes les rengaines « malariques » et « paludéennes » qui nous venaient des âges antérieurs, et vous y avez adapté votre hématozoaire, sans vous inquiéter d'autre chose.

Peu vous importait que le *Lignum febrinum* de Torti, l'arbre des fièvres *quas jugulat* (?) *cortex* formât de nouvelles branches, larvées, névralgiques ou autres : les

balancements de votre animal étaient là pour les expliquer.

TOUS LES FAITS TIRÉS DE L'OBSERVATION *in situ*, DE LA CLINIQUE, DE LA THÉRAPEUTIQUE, DE L'EXAMEN AU MICROSCOPE, CONDAMNENT L'HÉMATOZOAIRE. — STÉRILITÉ ET NÉANT DE LA DOCTRINE.

1° *L'observation in situ.*

Dans un système pareil, tout doit se tenir: faits résultant de l'observation aux lieux de développement, faits de la clinique, faits de la thérapeutique, faits du microscope.

Chez vous, rien ne se tient et nul d'entre vous, ni des admirateurs de vos inventions ne paraît s'en douter.

L'observation aux lieux de développement? Où l'avez-vous pratiquée? Quels sont ceux d'entre vous qui ont vécu de longs mois sous la tente ou habité de longue date comme le colon, comme nous, les endroits où se développent dans toute leur pureté les vraies fièvres à sulfate de quinine, indépendantes des rémittentes, des pernicieuses, des larvées, de la cachexie dite « paludéenne », toutes maladies à rayer du vieux cadre de la malaria et à reprendre nosologiquement sur d'autres bases, car *ce ne sont pas, à proprement parler, des maladies à quinquina et elles sont indépendantes les unes des autres.*

Ce n'est ni à Bône, ni à Constantine, ni à Biskra, ni à Alger que l'on apprend ces choses-là, mais dans les vallées, le long des oueds et des alluvions pursés, loin du *marais-égout*.

2° *La Clinique.*

La clinique à laquelle, comme deux maîtres l'ont dit, « il faut toujours revenir », la clinique, vous l'avez foulée aux pieds. Vous avez pour elle le même dédain que, dans votre orgueil superbe et infaillible, entourés des plus hautes « autorités », vous professez pour ceux, isolés et ne comptant que sur leurs propres forces, leur seule énergie, qui s'avisent d'être vos contradicteurs.

Tenez, les idées de Torti ont rendu de bien mauvais services à la Médecine, en ce sens qu'elles maintiennent

depuis deux siècles une confusion énorme entre des maladies dissemblables. Elles sont encore cause que jusqu'à ces dernières années, jusqu'à mes observations et mes recherches sur la fièvre quarte, qui m'ont amené alors à en faire de littéraires, nous avons perdu de vue cet aphorisme si juste de Celse : *Quartana neminem necat*. Nous n'étions en retard que de dix-neuf cents ans pour l'appréciation exacte de la quarte !

Eh bien ! alors, si la quarte ne tue personne, si l'on peut, comme je l'ai fait, laisser venir impunément vingt-deux accès à un fiévreux quartenaire sans le traiter, si l'on voit des individus, comme j'en ai vu un en Kabylie, atteint d'une de ces formes depuis six mois, sans que son ventre enflât, — car la fièvre « Thamtalith » du troisième jour, comme disent les Kabyles, ne fait point enfler le ventre, même si elle dure deux, trois ans, dans l'individu, — que devient donc la pullulation de votre prétendu animal ? On lui laisse, j'imagine, le champ assez libre pour y faire sa sporulation et sa segmentation ! Quel rapport peut-on dès lors établir entre la quarte et les pernicieuses, par exemple ? Cela vous intéresse peu. Vous en êtes encore, avec MM. Golgi, Canalis ou autres, à discuter sur les formes architecturales de votre sporozoaire, à vous demander si tel genre de rosace produit la tierce, telle autre la quarte. Vous n'avez point vu que la quarte n'est que la conséquence de la loi générale d'atténuation des germes, que nous connaissons bien aujourd'hui, et *qu'elle est le second terme atténué d'un germe pyrétogène dont le type quotidien est le type primitif*.

Vous n'avez fait que maintenir la confusion ancienne que tout condamne, mais que vous acceptiez d'emblée, sans contester.

3° La Thérapeutique.

La thérapeutique ! parlons-en vraiment. Tout l'effort que vous avez pu faire ç'a été de démarquer, comme on dit, le linge de Trousseau et de donner simplement une variante à ses traitements successifs. Vous n'avez guère trouvé, pour nous garantir des antennes de votre pieuvre, que cette chose merveilleuse, connue du reste avant vous, de faire distribuer du sulfate de quinine aux colons et

aux troupes dans les pays dits à *malaria*, pratique détestable, inefficace à tous égards, dont se rient beaucoup de vieux Algériens de ma connaissance. Et avec tout cela vous n'avez pas vu qu'il y avait en Algérie une intermittente: quotidienne, tierce ou quarte, née à une époque très courte de l'année, exclusivement le long des alluvions, la nuit, et forcément assez rare par conséquent, *dans laquelle, si l'on donne, au début de l'accès, du sulfate de quinine à dose convenable, appropriée à la nature du type, on n'influence en rien l'accès, mais on coupe toujours les suivants pour cinq jours au moins*; la seule vraie fièvre à quinine que je connaisse jusqu'à ce jour, la seule, puis-je dire, que je traite maintenant par ce médicament. C'est en appliquant cette simple pierre de touche aux observations de M. Laveran, qu'on peut se convaincre qu'il n'y a dans ses livres et en particulier dans son traité des fièvres palustres, que très peu, extrêmement peu de fièvres à quinquina. Vous trouvez donc vous-mêmes votre prétendu hématozoaire dans beaucoup de maladies autres que celles de *malaria*.

L'observation *in situ*, la clinique et la thérapeutique sont par conséquent unanimes à vous condamner.

Vous n'avez rien produit d'utile, rien de pratique, et vous ne le pouviez, car vous êtes le néant, le vide, la stérilité même. Vous ne reposez que sur l'erreur, l'illusion, sur des conceptions erronées de fond en comble.

On se demandera un jour, — un jour prochain, je l'espère, — comment, à notre époque de rénovation de la médecine, au temps où vivait Pasteur, on a pu prendre un instant au sérieux un pareil enlassement d'erreurs, négation radicale de toutes les doctrines nouvelles. Et dire que les microbiologistes se sont jetés là-dessus comme sur des petits pains, sans s'apercevoir qu'ils ruinaient de leurs propres mains tout leur édifice! Car ce n'est pas l'une des choses les moins étranges de notre époque que de voir, dans tous les traités spéciaux, cette alliance incestueuse des sporozoaires du paludisme et des bactéries pyrétogènes.

Votre bilan sera donc bien vite dressé.

Vous avez maintenu toute la confusion ancienne : voilà le passif.

A l'actif, nous écrivons simplement : zéro.

4^o Le Microscope.

Il vous reste le microscope, votre grande et unique arme. C'est ici que vous m'attendez. Voyons donc.

Je ne rappellerai pas que j'ai montré (1) que des globules sanguins peuvent donner la parfaite illusion de corps en croissant, — vos prétendus corps kystiques, indépendants des éléments du sang, — et dans le cas particulier il s'agissait évidemment d'une maladie non à quinquina.

J'ai passé une année entière à chercher dans le sang d'individus atteints de fièvres typiques et je cherche encore à l'occasion les fameux corps flagellés, en croissant, ou autres. Je ne les ai jamais rencontrés dans le champ de mon microscope. Mais, dites-vous, ceci n'est qu'une impression personnelle, négative simplement, mais sans autre valeur, soit. Seulement, il n'y a pas que moi à être aussi malheureux dans les recherches. Plusieurs chefs de clinique que je connais à Paris, ont cherché de même. Ils n'ont rien trouvé.

J'ai porté à M. Hayem, qui accepte les idées de M. Laveran, mais en considérant (2) les corps en croissant comme des altérations de globules sanguins et non comme des cadavres de parasites, ce qui fait une singulière différence, j'ai porté, dis-je, à M. Hayem 82 préparations de sang de fièvres typiques à simple ou à double coloration, ou montées après simple fixation. Je lui ai dit : « Cher Maître, voici mes préparations, mes courbes à l'appui. Je me suis placé, comme on peut s'en assurer, dans les conditions indiquées par M. Laveran. Veuillez regarder et me dire si vous y trouvez quelque chose, corps en croissant ou en rosace, » car c'était surtout de fièvres quartes qu'il s'agissait.

(1) *Sur certaines erreurs auxquelles peut donner lieu l'examen histologique du sang.* — Comptes rendus de la Société de Biologie, 1890.

(2) Hayem. *Du Sang*, p. 349.

Mes préparations sont restées pendant un an à l'hôpital Saint-Antoine, au laboratoire de M. Hayem, qui m'a dit n'y avoir rien vu de particulier. Il m'a dit encore que Maurel lui avait souvent envoyé des lamelles de sang de « paludéens » et que ses examens avaient été négatifs. L'an dernier, Maurel, auquel on reconnaîtra, je suppose, une certaine habitude des examens histologiques de sang, Maurel, plutôt favorable qu'hostile à l'hématozoaire, me disait avoir vainement cherché l'animal sous ses diverses formes, dans le sang de plus de 150 paludéens.

Mais, j'insiste sur des points qui sont, de l'aveu même de M. Laveran, de peu d'importance au point de vue du jugement décisif à porter sur son hématozoaire.

LES FLAGELLA CONSTITUENT LA FORME PARFAITE, SEULE VRAIMENT PROBANTE ET DÉMONSTRATIVE DE L'HÉMATOZOIRE DU PALUDISME (LAVERAN).

Et si l'on voulait, si l'on pouvait, par ce temps de fièvre médicale, réfléchir seulement quelques instants à l'un des plus graves problèmes de la pyrétologie, de la pathologie, on serait vite fixé sur la valeur de la doctrine en se reportant simplement à ce passage du livre de M. Laveran, sur son hématozoaire (1) :

« On m'a demandé souvent à voir ces parasites, et j'ai constaté ceci : lorsque je n'avais à montrer que des éléments sphériques ou des corps en croissant, il restait *quelques* doutes dans l'esprit des observateurs ; *si je réussissais* à trouver des *flagella*, toute hésitation disparaissait, quelques instants d'examen suffisaient pour lever tous ces doutes. »

Nous laisserons de côté, si vous voulez, l'euphémisme *quelques*, avec lequel l'auteur essaie d'expliquer les refus polis opposés à ses interprétations.

Les *flagella* seuls, dit-il, ont levé toute hésitation et entraîné l'adhésion, *mais il ne réussissait pas toujours à les trouver*. C'est avouer encore mieux que la doctrine ne tient en réalité qu'à un fil.

(1) Laveran, *Du paludisme et de son hématozoaire*, p. 24.

Eh bien ! ce fil, prenons-le, faisons-le passer au lami-noir de la critique, froide, rigoureuse, et voyons ce qu'il en restera.

Ce que je déplore le plus pour la Médecine française, dans cette aventure des flagella de l'hématozoaire, c'est que le jugement de maîtres éminents, pour la science et le caractère desquels je professe le plus profond respect, s'y soit laissé surprendre par une observation évidemment unique et de quelques instants seulement. J'en appelle simplement de ces maîtres mal informés, de l'adhésion desquels on a fait tant de bruit, aux maîtres mieux informés.

Qui de nous n'a pas à regretter d'avoir porté, sur des apparences microscopiques, des appréciations trop précipitées ? *Errare humanum est, mais perseverare...* c'est tout autre chose. Je ne ferai à aucun de nos maîtres l'injure de supposer qu'il se refuserait à examiner les faits par deux et trois fois, à peser mûrement tous les arguments, avant de confirmer son jugement.

Ainsi donc, de l'aveu même de M. Laveran, les flagella seuls ont une signification décisive.

LES FLAGELLA, FORME PARFAITE, SEULE VRAIMENT PROBANTE ET DÉMONSTRATIVE DE L'HÉMATOZOAIRE DU PALUDISME (LAVERAN) ONT ÉTÉ RENCONTRÉS DANS BEAUCOUP DE MALADIES ET MÊME CHEZ DES INDIVIDUS SAINS. FAITS DE : ALBRECHT, BLIESENER, ENGEL, GUTTMANN, HEYDENREICH, KLEBS, LION, THOINOT ET CALMETTE, TREILLE...

Il n'y a qu'un malheur pour la théorie de l'hématozoaire, c'est que ces flagella se rencontrent dans un grand nombre de maladies. Je les ai trouvés pendant longtemps dans l'urine d'un malade hématurique non « paludéen. » J'en ai indiqué le mode de formation dans un mémoire à l'Académie de Médecine (1), après avoir présenté une note à la Société de Biologie sur le même sujet, pour avoir l'occasion de discuter avec M. Laveran, vice-pré-

(1) *Sur la nature et le mode de formation des flagella et des corps flagellés du sang.* 1892.

sident de cette Société. M. Laveran n'a eu que cet argument à m'opposer : « Vous avez pris de faux flagella pour de vrais flagella. » Et les aveugles qui ne veulent rien voir, les sourds qui ne veulent rien entendre, les obstinés qui, dans leur infaillibilité, dédaignent toutes les objections, s'en vont répétant ce piètre argument. Montrez-nous donc alors la différence qui existe entre ce que vous appelez les faux et les vrais flagella !

MM. Thoinot et Calmette (1) les ont rencontrés, ces flagella et leurs renflements, dans le typhus exanthématique. Ils ont cru, eux aussi, qu'ils étaient pathogénomiques de cette maladie ; mais, à la réflexion, ils ont eu le bon sens de ne pas y insister. -

D'ailleurs, ils avaient eu soin de dire dans leur note :

« Des formes analogues ont déjà été signalées dans diverses maladies, et aussi dans le typhus exanthématique. Bliesener (1873), Engel (1873), Heydenreich et surtout Guttman (2), ont trouvé dans la fièvre récurrente, des grains mobiles plus ou moins semblables à ceux décrits plus haut ; Guttman signale encore leur présence dans la pneumonie, la fièvre typhoïde, la diphtérie, l'érysipèle, et aussi, d'après son assistant Salomon, dans le typhus exanthématique.

» Albrecht (3) signale, après Guttman, de ces petits corps mobiles, dans le typhus exanthématique, la fièvre typhoïde, le *paludisme*, la méningite, la pneumonie, et même chez des individus sains.

» Ces divers savants ne sont guère d'accord sur la signification de ces petits corps. Faut-il y voir des éléments parasitaires, ou des résidus de désagrégation des globules ? »

Examinez attentivement les dessins donnés par Thoinot et Calmette dans leur travail, pages 40 et 41 de l'ouvrage précité, rapprochez-les de ceux que Cornil et Babès (4), ont insérés dans leur livre, pour représenter les pasmodes de Laveran (d'après Councilmann), comparez-les avec

(1) *Annales de l'Institut Pasteur*. 1892.

(2) *Archiv. f. path. Anat. und. Physiol.* 1880.

(3) *Deutsch Archiv. fur Klin. Médecin.* 1881.

(4) *Cornil et Babès. Les bactéries*, 3^e édition, p. 167.

les figures du livre de Laveran sur l'hématozoaire du paludisme, page 21, et vous reconnaîtrez que les corps trouvés par Thoinot et Calmette, Councilmann et Laveran, dans des affections différentes, ne sont qu'une seule et même chose : des éléments du sang en association biologique et dont j'ai indiqué l'origine probable. Dans le cas de mon hématurique, les dessins que j'ai faits à main levée — car en raison des mouvements oscillatoires on ne peut dessiner à la chambre claire, — sont exactement semblables à ceux-là, comme ont pu le voir les confrères auxquels j'ai montré les préparations *fraîches* de l'urine de mon malade.

Ainsi peut-on s'expliquer que Klebs ait dit avoir trouvé des hématozoaires dans la grippe (1).

Lion, chef de clinique de Peter, a vu, dans un cas d'anémie pernicieuse, des formes rappelant les hématozoaires de Laveran (2). Des flagella ont été décrits également par d'autres dans la même affection.

Je n'insiste pas. Je veux un jour, lorsque je serai moins pris par d'autres soins, recueillir tous ces faits et présenter aussi, dans un ouvrage complet, les contradictions cacophoniques des hématozoairistes. Ce sera une œuvre de récréation. Et pour l'histoire de la médecine, elle ne sera pas inutile, j'imagine.

LES FLAGELLA, FORME PARFAITE ET SEULE VRAIMENT PROBANTE ET DÉMONSTRATIVE DE L'HÉMATOZOIRE DU PALUDISME (LAVERAN) PRODUISENT LA FIÈVRE ET SONT TUÉS PAR LE SULFATE DE QUININE (LAVERAN).

Je ne puis, toutefois, m'empêcher de relever encore l'action thérapeutique (1) de la quinine sur les flagella, sur les prétendus sporozoaires. Il y a un joli passage de M. Laveran sur ce sujet, dans son dernier livre.

« On peut étudier directement, dit-il, p. 185, l'action de la quinine sur les hématozoaires en mélangeant une goutte de solution de sulfate ou de chlorhydrate de

(1) *V. Bulletin médical*, 1889.

(2) Leçon clinique de Peter à l'hôpital Necker, *V. Semaine Médicale*, 1892.

quinine à une goutte de sang palustre ; dans ces conditions, on constate que les mouvements des flagella ne s'observent plus et que les hématozoaires prennent leurs formes cadavériques. La disposition des parasites dans le sang des malades soumis à la médication quinique montre bien d'ailleurs que la quinine détruit les hématozoaires. »

C'est simple, clair et net, et voilà l'explication trouvée, la justesse des théories prouvée d'une manière éclatante et péremptoire !

LES FLAGELLA, FORME PARFAITE ET SEULE VRAIMENT PROBANTE ET DÉMONSTRATIVE (LAVERAN) DE L'HÉMATOZOAIRE DU PALUDISME, ORGANISME PYRÉTOGÈNE (LAVERAN), NE PRODUISENT PAS LA FIÈVRE ET NE SONT PAS TUÉS PAR LE SULFATE DE QUININE (LAVERAN).

Or, j'ai déjà montré que Soulié(1) a observé les flagella, *ces animaux qui produisent la fièvre et que tue le sulfate de quinine, chez un malade qui avait pris trois grammes de sulfate de quinine et qui était apyrétique depuis dix jours.*

Parcourons rapidement quelques-unes des observations de M. Laveran (2) :

Obs. XIII. — Malade entré à l'hôpital de Constantine, le 4 novembre 1880. après avoir été traité antérieurement par le sulfate de quinine. En prend ce jour-là 0^g,80.

5 nov. : La fièvre persiste. M. Laveran observe pour la première fois les filaments *malgré le sulfate de quinine de la veille.*

6 nov. : Les filaments mobiles persistent *malgré l'apyrexie et le sulfate de quinine.*

7 nov. : Encore une dose de 0^g,60 de sulfate de quinine matin et soir ; soit 1^g,20.

9 nov. : Filaments mobiles *malgré le sulfate de quinine donné antérieurement et l'apyrexie.*

17 nov. : Dito.

25 nov. : Dito.

(1) Comptes rendus de la Société de biologie, 1888.

(2) *Traité des fièvres palustres*, p. 243 et suivantes.

Obs. XIV. — Malade entré à l'hôpital de Constantine, le 31 octobre 1880, sulfate de quinine, 0^g,80.

1-3 nov. : Mouvement fébrile (?) sans accès franc, sulfate de quinine continué à la même dose, soit 3^g,20 eu quatre jours.

11 nov. : Filaments mobiles *malgré les doses précédentes de sulfate de quinine et l'apyrexie depuis le 4 novembre.*

13 nov. : Dito.

18 nov. : Dito.

Mêmes remarques à faire pour les observations XV, XVI, XVII, XXIII, XXVI, XXVII, etc.

Voilà comment les flagella, — forme parfaite des sporozoaires du paludisme, — les seuls démonstratifs et vraiment probants de la doctrine, d'après M. Laveran même, produisent la fièvre et sont tués par le sulfate de quinine !

O logique !

Quel fonds, je vous le demande, peut-on faire sur les flagella, qu'on réussisse ou ne réussisse pas à les trouver ?

Je vous le dis : cela n'a pas le sens commun.

En faudrait-il chercher davantage pour porter sur la doctrine l'appréciation et le jugement qu'elle mérite ?

IMPOSSIBILITÉ DE SE PROCURER DES PRÉPARATIONS D'HÉMATOZOAIRE. LACUNE A COMBLER.

Et pourtant, demandons-nous encore où l'on trouve les préparations de tous ces corps fantastiques, c'est-à-dire les preuves tangibles, bien visibles, de la réelle existence de ce monstre aux formes si variées.

Des préparations ! on montre, paraît-il, dans certains lieux privilégiés, des choses qui ressemblent à des croissants et qui viendraient de malades *dénommés* paludiques, mais c'est tout, et encore est-il impossible d'en voir dans les cliniques de Paris, — à moins que ce soit depuis peu, — non plus que dans le commerce.

L'autre jour je vais à Paris, chez l'un des plus grands fournisseurs des laboratoires de microbiologie, et lui demande s'il n'aurait point des préparations de microorganismes pathogènes. « Certainement, fait-il, nous les avons tous à votre disposition, et à des prix modérés. »

— « Oh ! lui dis-je, pour les bactéries ordinaires,

j'ai bien la collection des principaux microbes et n'ai eu besoin de personne pour me la confectionner, car heureusement, sans être bien fort, j'en connais assez pour cela en bactériologie. Mais c'est un petit animal, l'hématozoaire du paludisme et son polymorphisme qui me manquent. Vous ne pourriez pas m'en trouver quelques types ? Je les paierais volontiers bien plus cher que tous les microbes les plus rares, car la *malaria*, dont je m'occupe un peu, est, dit-on, la maladie la plus répandue à la surface de la terre et je ne parviens pas à rencontrer son organisme pathogène. »

— « Les hématozoaires du paludisme ?... me répond-il en me regardant fixement et comme en se demandant si je ne me moquais pas de lui, — Monsieur, nous ne tenons pas ça ! »

Eh bien, c'est une lacune regrettable, au moment où la doctrine arrive à l'apogée de sa gloire, à son triomphe.

Cette lacune, je veux, dans la mesure de mes moyens, aider à la combler.

FONDATION ÉVENTUELLE D'UN PRIX DE MILLE FRANCS,
AU GRÉ DES HÉMATOZOARISTES.

Aussi bien, il y a ici plus qu'une question d'ordre médical en jeu, mais une question véritablement d'ordre national.

Il s'agit de savoir :

Si par ce temps d'expansion coloniale, nous continuerons, les fables hématozoaristes aidant, à vivre, au point de vue des maladies dites de *malaria*; dans le chaos pathologique du XVII^e siècle ; si l'on continuera à dire aux médecins, aux soldats, aux colons des pays chauds, que leur ennemi le plus cruel, le plus fatal, est un vampire microscopique : l'hématozoaire du paludisme, et que l'on n'a d'autre arme, pour se préserver de ses coups invisibles et très variés, que de se gorger de sulfate de quinine à titre préventif ;

Ou bien si nous sortirons de l'ornière « paludéenne » et des légendes de l'hématozoaire pour chasser une bonne fois le spectre de la *malaria*, avancer la pathologie et

reprendre sur d'autres bases l'hygiène et la thérapeutique exotiques.

Je crois que la chose vaut la peine qu'on s'y arrête.

Je prends donc l'engagement suivant :

Le jour où, devant un jury composé de quelques sommités scientifiques sur le choix desquelles il sera facile de s'entendre, un hématozoairiste quelconque apportera, avec courbes de température et observations à l'appui, et le moyen de les reproduire facilement, des préparations montrant la série des formes de l'hématozoaire les plus admises aujourd'hui, savoir :

Les plasmodes de Marchiafava et Celli (corps n° 2 de Laveran),

Les demi-lunes de Laveran,

Les corps flagellés et les flagella du même,

Les rosaces de Golgi, Canalis et Laveran,

le jour où le jury décidera que les préparations, répétées pour chaque espèce de maladie dite de *malaria*, montrées, à n'en pas douter, que c'est bien ce même micro-organisme qui produit à volonté, et sans qu'on sache pourquoi, — à moins que les hématozoairistes ne le disent :

Les intermittentes, quotidiennes, tierces ou quartes,

Les rémittentes,

Les pernicieuses,

Les irrégulières des hématozoairistes,

La cachexie dite palustre;

— Je suis bon prince, je laisse les larvées de côté —

Ce jour-là, je prends l'engagement de verser une somme de mille francs à la caisse de l'Académie de Médecine, qui en fera l'usage que bon lui semblera. C'est un petit prix que j'offre de fonder à mes dépens.

Quel est celui des hématozoairistes : de M. Laveran, de ses lieutenants ou des champions étrangers qui relève le gant ?

Rien à perdre pour eux, et c'est la science qui en bénéficiera de toute manière !

Je ne demande qu'une chose : être entendu sur le choix du jury et par le jury, lorsqu'il sera constitué, pour le choix des types de fièvre intermittente, l'examen des

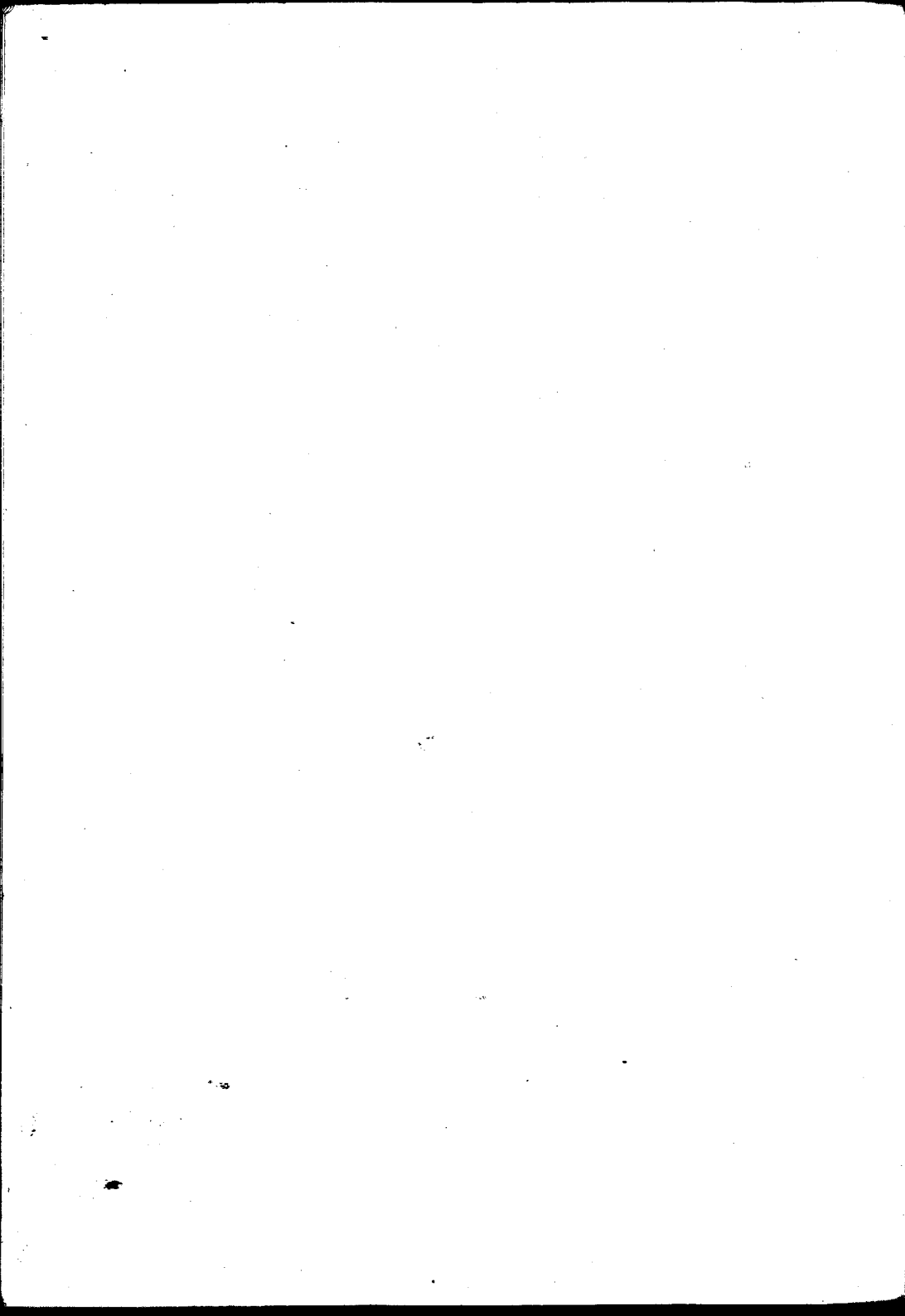
préparations et la discussion des arguments de l'adversaire ou des adversaires.

CONCLUSION.

Toutefois, je dois prévenir que si le verdict, malgré toutes mes prévisions, vient à se prononcer en faveur des hématozoaristes, j'entends bien réserver mon entière liberté d'action pour l'avenir.

Si je perds mon enjeu, — et l'on peut être sûr que je m'exécuterai, ne voulant pas être *disqualifié* dans le monde médical, — il me restera au moins, — en admettant que les auxiliaires et les arguments nouveaux puissent me manquer, chose invraisemblable, — il me restera, dis-je, le bon sens, et c'est avec lui, en première ligne, que je continuerai, pénétré et fort de l'excellence de la cause, à combattre avec la dernière énergie, tant que je vivrai, le spectre de la malaria : les demi-lunes de l'hématozoaire, comme les vieilles lunes du paludisme.





PREMIÈRE SÉRIE
DES
TRAVAUX SCIENTIFIQUES DE M. ALCIDE TREILLE

SUR LES MALADIES DITES DE « MALARIA »

- 1° L'Expédition de Kabylie Orientale et du Hodna (Mars-Novembre 1871). Notes et souvenirs d'un médecin militaire (Paris 1876) — (*Passim*, à titre d'indication de la période de transition).
- 2° Hygiène du colon et du soldat en Algérie (*Communication au Congrès international d'hygiène*. 1889).
- 3° Sur les caractères cliniques des véritables fièvres à quinquina. Loi et traitement préventif des rechutes dans les fièvres intermittentes alluvioniques (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*. 1890, 1^{er} semestre).
- 4° Sur certaines erreurs auxquelles peut donner lieu l'examen histologique du sang (*Comptes rendus et mémoires de la Société de Biologie*. 1890).
- 5° Sur la transformation et l'identité de nature des types dans la fièvre alluvionique (*Comptes rendus et mémoires de la Société de Biologie*. 1890).
- 6° Sur l'atténuation spontanée ou acquise de l'infection dite paludéenne (*Mémoire lu à l'Académie de Médecine*. — *Gazette hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie*. Octobre 1891).
- 7° Limitation de l'emploi du sulfate de quinine dans la thérapeutique algérienne (*Bulletin médical de l'Algérie*. 1892).
- 8° Sur les corps flagellés et les flagella du sang (*Comptes rendus de la Société de Biologie*. 1892).
- 9° Sur la nature et le mode de formation des flagella et des corps flagellés du sang (*Mémoire lu à l'Académie de Médecine, le 14 juin 1892*).
- 10° Sur quelques faits relatifs à la fièvre intermittente quarte (*Mémoire lu à la Société médicale des Hôpitaux, le 17 juin 1892*).
- 11° Les prétendus hématozoaires du paludisme (*Lettre au Président de la Société de Biologie*. Juillet 1892. — *Alger et Gazette médicale de Nantes*. Août 1892).

- 12° Proposition et réponse antihématozoairiste (*Bulletin médical de l'Algérie*, 1892).
- 13° Sur les interurrences morbides dans la fièvre à sulfate de quinine (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1893, 4^{er} semestre).
- 14° Du traitement occasionnel de la fièvre à sulfate de quinine (*Mémoire lu à l'Académie de Médecine*. — Séance du 27 juin 1893).
- 15° Associations morbides. Fièvre quarte et phlegmon (*Gazette médicale de Nantes*, 1893).
- 16° Le spectre de la malaria et l'hématozoaire du paludisme. (*Gazette médicale de Nantes*, 1893).

A PUBLIER :

- 1° La malaria et les doctrines médicales en Algérie depuis la conquête (*Leçon d'ouverture du Cours des maladies des Pays chauds*, 1890).
- 2° La « fièvre » en Algérie. Caractères de la véritable fièvre à sulfate de quinine ou fièvre des alluvions (*Leçon du Cours des maladies des Pays chauds*, 1891).

2801

Nantes. — Imp. Centrale, quai Fosse, 25



